Semih Kaplanoglu : « J'ai perdu ma jeunesse avec ces films. C'est une délivrance »

Entretien

A 47 ans, Semih Kaplanoglu s'est imposé en toute discrétion comme l'une des voix majeures du cinéma turc. Ses deux premiers films, *Away From Home* et *Angel's Fall* font le tour du monde, de festival en festival. Quant aux trois films qui composent la trilogie de Yussuf, ils ont été présentés à Cannes (à la Quinzaine des réalisateurs) en 2007, en compétition à Venise en 2008 et à Berlin en 2010 où *Bal* (*Miel*) vient de remporter l'Ours d'or.

« Yumurta », « Sut » et « Bal » constituent-ils un seul film ?

C'est comme ça que je l'ai pensé, j'ai pensé une forme. Puis j'ai vu que j'allais perdre certains détails, certaines émotions et j'ai voulu les séparer. Avant de commencer *Yumurta*, j'avais écrit les trois scénarios. Mais à chaque fois que je suis passé au film suivant, j'ai modifié des choses en fonction de ce que je venais de faire. Chaque film était une découverte.

Au fil des ans, qu'est-ce qui a changé dans votre manière de voir le personnage de Yussuf ?

Je l'ai déshabillé, j'ai enlevé une carapace après l'autre. Je n'ai pas montré *Yumurta* (qui montre Yussuf adulte) à l'acteur qui jouait dans *Sut* (dans lequel le personnage a 18 ans). Nous ne connaissons pas notre avenir. Moi-même, je me suis interdit de le voir. J'ai essayé de marcher en fermant les yeux et en tâtonnant. Puisque nous changeons continuellement, j'ai essayé de trouver ce qui reste immuable en nous. Le moment où cette partie immuable devient perceptible. Quand je me vois à 18 ans, je me trouve complètement différent de ce que je suis aujourd'hui. Je ne me souviens d'aucune unité, seulement de bribes.

Ces bribes de vérités qui passent entre les deux films conduisent-elles au noyau de la vérité que serait l'enfance que vous montrez dans « Bal » ? Les trois films sont-ils raccord ?

C'est raccord, mais les liens sont invisibles. Je ne voulais pas d'une série en épisodes, chaque film devait pouvoir exister de manière autonome. J'ai toujours eu l'idée de la trilogie sans être sûr de pouvoir faire le film suivant.

Cet homme que vous avez construit à l'envers, est-il plus proche de vous ou plus éloigné ?

Il s'est éloigné avec la fiction. C'est une bonne chose qu'il y ait eu cette distance entre moi et le personnage.

Comment s'est-elle creusée ?

Il y a des anecdotes autobiographiques dans les trois films. Mais, en faisant ces films, j'ai eu des réponses à mes questions. Je ne peux pas dire à quel point j'étais proche, à 18 ans, de Yussuf dans *Sut*. Je peux dire qu'aujourd'hui j'en suis éloigné. Certaines choses étaient figées en moi, comme en Yussuf à 18 ans. Elles ont éclaté et ont disparu. Yussuf est devenu un personnage à part entière. Au moment d'écrire *Sut*, je n'aimais pas Yussuf à 18 ans, mais maintenant je l'aime et je le comprends. Une fois le film fini, je me suis aperçu que je m'étais délivré de ces questions. J'ai perdu ma jeunesse avec ces films.

Deuil ou délivrance ?

C'est une délivrance.

A 18 ans, vous étiez poète, vous pensiez au cinéma ?

J'écrivais des poèmes, qui commençaient à être publiés et, en même temps, je voulais aussi faire des films. A cette époque-là, la poésie était primordiale.

Comment situez-vous ces deux arts l'un par rapport à l'autre ?

Ce matin, nous sommes allés sur la tombe d'Andreï Tarkovski *[au cimetière orthodoxe de Sainte-Geneviève-des-Bois]* et j'y ai déposé la petite clochette que Yussuf a dans le film. Quand j'ai vu *Le Miroir*, j'ai compris qu'il était possible d'associer cinéma et poésie. J'avais 21 ans, ça m'a bouleversé.

Peu soucieux de vérité historique, vos trois films retracent le parcours d'une société qui passe de la campagne à la ville. C'est un thème récurrent dans le cinéma turc.

Et dans la littérature. L'individu qui est coincé dans une structure dualiste, entre la modernité et la vie traditionnelle, la ville et le village, l'Occident et l'Orient. On essaie de se définir par rapport à ces choses-là. Tous les personnages d'Orhan Pamuk sont comme ça. C'est quelque chose qui nous est propre. Mais je pense que nous allons fermer cette parenthèse. Il ne s'agit pas d'entretenir le conflit entre modernité et tradition, mais de les intégrer l'une à l'autre.

La religion tient peu de place dans votre description de ce conflit.

Elle existe, et en plus, elle tient une grande place dans la tradition. Dans notre art, il y a une relation importante à la religion. A la fondation de la République, ce lien a été brisé. Peut-être se reconstruit-il maintenant, petit à petit. La laïcité est importante, mais il ne faut pas rejeter la tradition. La musique soufie, le dessin, la philosophie soufie. Je suis concerné. ■

Propos recueillis par Thomas Sotinel